

# L'HOMME SANS FUSIL

## Du même auteur

Le Baiser du dragon

*Lattès, 1987*

La Fille du ciel

*Albin Michel, 1988*

L'Éléphant bleu

*Albin Michel, 1990*

Une jeune fille bien comme il faut

*Albin Michel, 1991*

Les Paradis lointains

*avec Jean-Marie Galliand*

*Lattès, 1992*

Les Nuits-Kimono

*avec Jean-Marie Galliand*

*Lattès, 1994*

Mambo mambo

*Ramsay, 1997*

### LIVRES POUR LA JEUNESSE

Neige de printemps

*avec Jean-Marie Galliand et Alain Thomas*

*Albin Michel-Jeunesse, 1988*

### BANDES DESSINÉES

Fleur de Prunus

*avec Jean-Marie Galliand et Alain Bordier*

*Albin Michel, 1992*

*YSABELLE LACAMP*

L'HOMME  
SANS FUSIL

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-052913-0

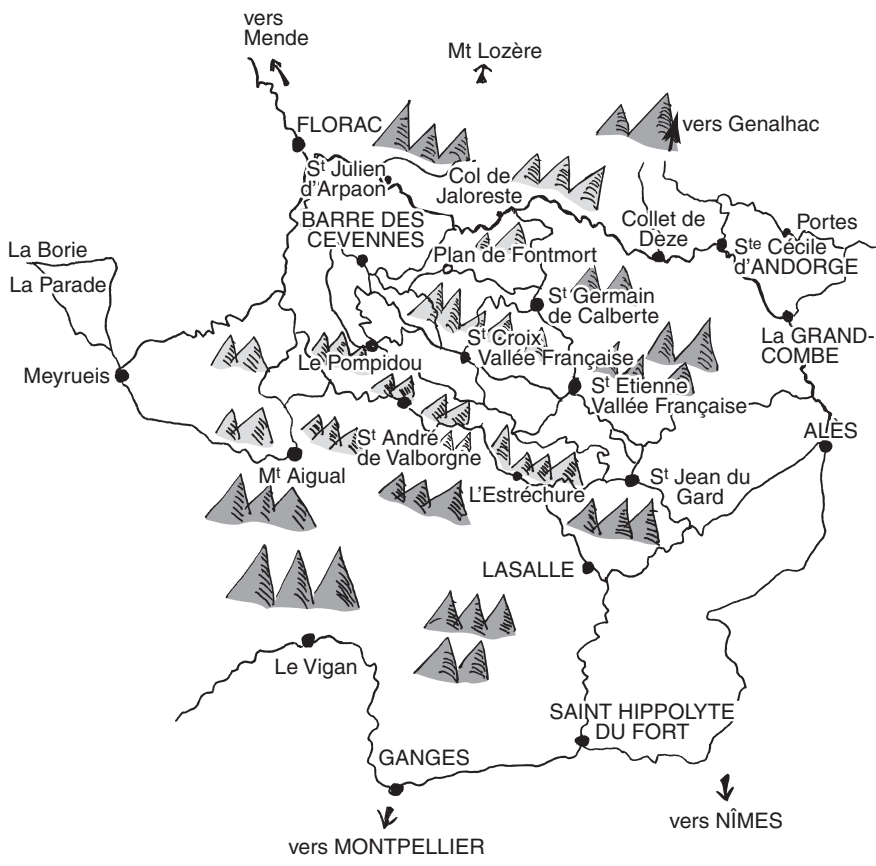
© Éditions du Seuil, mars 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*Pour Caspar*



## À L'INTENTION DU LECTEUR

Ce roman rend hommage à un maquis d'étrangers qui a réellement existé dans les Cévennes.

Tout en respectant la chronologie d'une partie de son histoire et en suivant la trajectoire de ses acteurs pour mieux en livrer l'esprit, l'auteur – moins pour privilégier les besoins de la narration que par égard pour ses protagonistes encore en vie – a néanmoins choisi de s'en inspirer librement.

J'espère que ces derniers sauront me pardonner si, à travers les aventures de Werner chez les Moïses\*, l'historique pur cède le pas à la fiction, de même qu'il serait vain de tenter de retrouver une quelconque ressemblance avec les personnages du roman et les héros réels de cette tranche de l'Histoire.

Merci à la passionnante étude d'Évelyne et Yvan Brès – tous deux Cévenols comme moi – sur les pérégrinations de ces antifascistes allemands en France (*Un maquis d'antifascistes allemands en France, 1942-1944*, Les Presses du Languedoc/Max Chaleil éditeur) qui fut l'une des références du roman pour sa partie « maquis ». Merci également à tous ceux – Aimé Vielzeuf entre autres – qui ont su « crever » la pudeur de leur souvenir et s'attacher à retracer l'histoire d'une certaine résistance dans la région.

En souvenir du maquis Montaigne, donc...

Y.L.

\* Surnom tiré du sigle MOI, « main-d'œuvre immigrée », plus tard confondu avec Mouvement ouvrier international.





*Toulouse, avril 43*

Courir. Échapper à la meute, oublier les coups de feu, les sifflets, le corps d'Albert étendu sur la voie ferrée. Courir donc, sans savoir où. Fuir, ou plutôt non, fou qu'il est, ralentir le pas, il n'a pas le choix. Trouver la cadence qu'impose le port de cet uniforme-là. S'habituer aux battements de son cœur et au martèlement de ses propres bottes sur la chaussée sans sursauter. Eins, zwei, drei..., relever un menton guerrier...

La fille au balcon l'a vu. Elle tire sur son fume-cigarette et se marre. Une brunette fatiguée aux ongles trop rouges, une aubaine qui traîne encore en déshabillé à cette heure de la journée et lui fait gentiment signe de monter.

Comme si le pif vermillon d'un dieu rigolard se pointait toujours au cœur du pire danger...

Maintenant, la fille, affalée sur le lit, le dévisage, narquoise, tout en triturant son collier.

– Dis donc, t'as pas l'air pressé !

Son uniforme le serre. Arracher ce col, ces deux insignes en forme d'éclairs cousus à son revers qui le brûlent comme s'il était marqué au fer. Détourner surtout la tête – comme s'il était monté pour « ça » ! –, soustraire de sa vue ces sous-vêtements de crevette grise, ce porte-jarretelles couleur misère usé par les lessives...

Il étouffe.

Est-ce le couvre-lit à fleurs ? Le parfum de la femme ou cette peau d'emprunt qui pue la mort ?

– Alors, Biquet...

Gagner du temps, même si la belle s'impatiente.

– ...tu le retires ce pantalon. J'connais de tes compatriotes plus expéditifs !

Il souffle, cherche de l'air.

– Dis donc (exaspérée, la dame s'est relevée sur un coude). Tu te fous de ma gueule ou quoi, tu t'imagines quand même pas qu'on va attendre le débarquement !

Ne plus entendre cette voix qui crisse maintenant dans les aigus comme un talon aiguille piétinant du verre. Faire taire la fille. Se tourner calmement vers elle et tout lui avouer. Lui dire que s'il est ici, c'est pour se planquer, pas pour baiser... Ou plutôt non, la gifler, oui, lui écraser la bouche avec son oreiller, cette bouche ripolinée pour le plaisir de l'Occupant qui doit crier l'amour avec des trémolos de grenouille crevée. Mieux encore, serrer, serrer ce cou gras et blanc, tout, mais en finir, vite, avec cette mascarade, ce rictus complaisant...

– Ben vas-y...

Il sursaute.

– ...vas-y donc, étrangle-moi...

Cette fois, mains croisées sous la nuque, la fille le regarde fixement. Aucune peur dans ses yeux, juste le calme étrange de ceux qui renoncent brusquement à combattre la fatalité.

– ...te gêne pas.

Sa voix se perd, sûre en tout cas que l'étranger ne pipe mot au français.

– Qu'est-ce que tu crois ? Que je peux encore attendre quelque chose de la vie à part me faire bourrer par tous les trous pour gagner de quoi remplir mon gros intestin et chier un bon coup ? Alors (elle ferme les yeux), autant finir dans la gloire, pas vrai. Je vois d'ici les titres des journaux (elle glousse), parce que faut pas croire que ça passera inaperçu, hein, j'connais des p'tits copains qui se feront un plaisir de

faire éclater le scandale pour enfoncer l'Occupant. Tu vois, y en a qui offrent leur corps à la science, ben moi, tiens, je donne volontiers le mien à la Résistance...

Soudain, la fille éclate d'un rire nerveux que l'homme prend pour un sanglot. Déconcerté, il avance une main. Pour un peu, il s'assoierait sur le bord du lit et chercherait à la consoler.

– Ne me touche pas !

Hystérique, la pute s'est redressée.

– Espèce de sale nazi va, sale SS, ne me touche pas, ou je crie.

– Excusez-moi, s'entend-il dire alors comme dans un songe.

Lentement, il retire sa veste. Sa lèvre tremble.

– ...j'aimerais me changer. Auriez-vous par hasard des vêtements à me prêter ?



## Chapitre 1

La première fois que j'ai rencontré Werner ? Je risque de m'en souvenir longtemps. C'était le jour de mes treize ans. Les Boches occupaient le Midi de la France depuis le début de l'hiver et malgré l'or des genêts, la nature même, toute gorgée des pluies de printemps, se couvrait de vert-de-gris en hommage à l'Occupant.

Cet après-midi-là, le pasteur me réclama au bourg.

– Il a dit que c'était urgent, insista la fille du boulanger qu'il avait envoyée au mas parce qu'elle possédait une bicyclette.

Sa grande natte lui battait les fesses, et j'avais vu ses lolos tressauter sous sa blouse quand elle avait attaqué en danseuse le dernier virage du chemin. Mais je n'avais que faire de la *Raiölette*. Abandonnant ma binette, je quittai Claveyrolle en sifflotant.

C'est que le pasteur accueillait chez lui toutes sortes de clandestins. Des *cabits*, comme on disait, des Juifs pour la plupart, mais aussi des réfugiés politiques, mazette, ou des résistants. Certains même venaient de loin. Il leur fabriquait de faux papiers d'identité grâce au petit atelier qu'il s'était aménagé dans une soupente où l'on engraisait naguère les vers à soie, et mon père, avec quelques autres, se chargeait de les cacher. Question isolement, il n'y avait pas de planque plus idéale que Claveyrolle, adossée au roc parmi les châtaigniers.

Dans ce trou des Cévennes où le temps s'était arrêté et où rien ne semblait bouger quand bien même la France

entière était occupée, qu'aurait-on pu faire d'autre ? Cela donnait au moins l'impression de servir à quelque chose, de participer au malheur national, bref de résister.

\*  
\* \*

Accolée au temple, la maison du pasteur surplombait le Gardon. La treille de sa terrasse s'ornait de feuilles toutes neuves, et le laurier-sauge qui flanquait la porte au heurtoir de bronze bruissait légèrement. Quelle tête aurait cette fois le nouveau clandestin ? Un tantinet nerveux, je me frayai un chemin au milieu du bric-à-brac qui encombraient le couloir, et pénétrai sans frapper dans le salon.

J'y fus accueilli du regard par Élise qui replongea aussitôt dans son ouvrage. Ses joues étaient en feu comme lorsqu'elle s'asseyait devant sa harpe et s'apprêtait à jouer. Sauf que là, c'était une chaussette qu'elle reprisait. Face à la cheminée, son père était en grande conversation avec un homme élancé en col roulé.

Ils parlaient allemand. Ce détail me chiffonna au point que j'en oubliai de saluer l'inconnue au tailleur qui jouait aux élégantes et trompait l'attente en se faisant les ongles sur le petit canapé. Il me revint aussitôt à l'esprit que le pasteur avait longtemps séjourné à Strasbourg. Sans doute, l'homme avec ses cheveux blonds était-il lorrain ou alsacien. Mais était-ce là une raison pour s'exprimer dans la langue de ces sales Teutons ?

– Abel, je te présente Werner.

Tout en souriant, le pasteur s'était tourné vers moi.

– Werner est allemand..., ajouta-t-il très vite à mi-voix.

Puis il poursuivit moitié en français, moitié en patois, comme pour mieux me convaincre ou m'appriivoiser, parce qu'il dut voir mon air affolé et sentir mon envie de déguerpir, même si je restais tétanisé.

–...c'est un réfugié. Des amis de Toulouse me l'envoient par l'intermédiaire d'Anna. J'ai donc toutes les raisons de croire que c'est un ami. Ça ira ?

L'Espagnole, celle qui portait le tailleur, me jaugea rapidement puis reprit sa contemplation, non sans avoir cherché à capter le regard de l'Allemand. Mais ce dernier – était-ce par discrétion ? Souhaitait-il me laisser le temps de la réflexion ? – restait obstinément le dos tourné au salon, les yeux rivés sur la flambée claire.

Un instant, on n'entendit plus que le châtaignier sec qui pétouillait gaiement.

– La Gestapo le recherche, enchaîna le pasteur comme je ne répondais pas, je crains qu'il ne doive rester caché pendant plusieurs semaines.

J'étais atterré et en même temps vaguement excité. Dans ma grande naïveté, je ne comprenais pas très bien ce qu'un Boche pouvait fuir dans ce pays qu'il occupait, mais le seul fait qu'il ait atterri dans notre coin perdu en rehaussait bel et bien l'attrait. Retrouvant mon bon sens, je me dis que l'homme de Dieu avait ses raisons, raisons dans ma famille qu'on ne discutait pas :

J'acquiesçai. L'Étranger se retourna alors lentement et replia un genou avec nonchalance pour mieux prendre appui contre le manteau de la cheminée. À le découvrir de face, j'eus presque un choc.

Se tenait devant moi le portrait craché d'un officier de la Wehrmacht, grand, blond, svelte, n'eût été une certaine grâce féline, une souplesse de bête aux aguets qui n'avait rien à voir avec la raideur imaginée. Ne manquait plus que l'uniforme.

– Êtes-vous sarrois ? m'entendis-je bredouiller pour meubler le silence, parce que j'avais appris en classe que ce petit bout d'Allemagne se targuait, il n'y a pas si longtemps, d'appartenir à la France.

– Grâce à Dieu ! (L'Étranger éclata de rire.) J'aurais trop honte de n'avoir voté un référendum que pour mieux me faire manger par Hitler.

Son français était presque parfait. Mieux, la franchise de son regard me plut. Un véritable nazi, me dis-je un tantinet

soulagé, n'aurait pas les yeux noisette, mais bien plutôt bleu-gris, des yeux couleur d'acier froid et de lame polie.

Il me tendit la main. Il avait une fossette à la joue droite et les dents du bonheur.

– Je me ferai tout petit, promit-il... Le travail ne me dérange pas, j'ai des bras.

Je n'en doutais pas.

– Dans ce cas, ai-je plaisanté, allons-y tout de suite, le travail n'attend pas.

On a rigolé. L'Allemand a alors salué le pasteur très courtoisement, puis l'Espagnole avec une distance un peu forcée qui ne m'a pas échappé. Il parut en revanche étonné qu'Élise ne lui réponde pas, mais ne s'en est point offusqué. Toutefois, comme le pasteur attrapait une lampe-tempête pour éclairer le passage qui donnait sur l'arrière de la maison, j'ai vu, l'espace d'un éclair, les deux femmes se toiser du regard et su sur-le-champ qu'elles ne s'aimaient pas.

\*  
\* \*

Le vent avait tourné. La fraîcheur du nord désencrassait le ciel, aiguïsait les crêtes, et fouettait le sang noir des grands arbres morts.

Depuis que nous avons quitté la route pour le sentier muletier, laissant les toits de Saint-Amand et son temple octogonal à main droite, l'Allemand me paraissait moins tendu. Même s'il continuait à surveiller les alentours avec prudence, je le sentais à présent humer le paysage et en flairer chaque recoin avec un désir féroce de l'apprivoiser. Sans doute l'Étranger avait-il appris à s'adapter en toutes circonstances. C'est du moins ce que m'enseignait l'acuité de son regard qui devait, en tout cas, lui servir à ne jamais rien oublier.

– Ici, dit-il au bout d'un moment en embrassant du geste la houle des serres et les éboulis de roches qui moutonnaient à perte de vue entre genêts et châtaigniers, le caillou est roi,



c'est sûr, et l'homme n'est rien. Fondu, englouti dans l'immensité. (Il se tourna vers moi.) Un vrai paradis pour clandestins, n'est-ce pas ?

Gigantesque, son ombre se déployait devant moi telle une buse prête à l'envol.

– Tu es juif ? j'ai demandé timidement.

Werner s'arrêta et sourit.

– Non.

– Rouge, alors ?

– Non plus.

– Mais alors... (j'étais de plus en plus intrigué) pourquoi te caches-tu ?

Il aurait pu répondre : « Parce que je suis allemand », mais il s'abstint et, de la pointe de son soulier, se contenta de chasser un caillou.

– Parce que j'aime la liberté, dit-il simplement.

– Tout le monde aime la liberté.

C'était vrai. En tout cas, mes Ancêtres à moi étaient prêts à se faire pendre ou à aller aux galères pour la défendre au nom de leur religion, je le lui dis avec flamme. Puis je demandai :

– Monsieur, es-tu donc protestant ?

Ma candeur, ou plutôt mon acharnement à trouver une justification à son comportement le fit rire.

– C'est un peu compliqué, disons que je ne suis pas très pratiquant. Il y a même des jours, vois-tu, où je ne crois en aucun Dieu... Et cela, de plus en plus souvent.

Ne pas croire en Dieu ? J'étais effondré. Qu'allaient dire mes parents ? Déjà que l'Étranger était allemand !

Je dus faire une de ces têtes car il ajouta très doucement :

– Je suis un pacifiste avant tout, Abel, c'est cela qui me sert de religion.

Au loin, accroché à l'adret comme un nid de guêpes, apparaissait déjà Claveyrolle, avec ses murs taillés dans le granit et ses toits de schiste gris scintillant de toutes leurs écailles au soleil. Sceptique, je gardai le silence.

Allons, l'Allemand n'allait quand même pas me faire croire qu'il était résistant !

\*  
\* \*

On a d'abord rencontré ma mère sur l'aire de battage.

Elle revenait du jardin avec son linge, flanquée de mon frère Émile qui tirait la langue au vent et faisait la girouette en dépit de son âge. On disait dans la famille qu'il était un peu simple d'esprit.

Ma mère essuya machinalement ses mains sur les poches de son sarrau et marmonna quelques mots de bienvenue à l'adresse de l'inconnu. Mais quand Werner voulut se saisir de son panier à linge, elle le regarda comme si elle avait à faire à un fou.

La pauvre n'avait pas l'habitude. Normal, chez nous, plus un homme est prévenant, plus on s'en méfie.

\*  
\* \*

Werner dit simplement : « Je suis allemand. »

Et mon père ne dit rien. À mon grand étonnement, il ne posa même pas de questions. Il se contenta seulement de mâcher un peu plus longuement son pain.

Ma mère étira son cou d'oiseau, lança un ou deux coups d'œil effarouchés à la ronde puis, ne voyant pas l'orage venir, s'en alla silencieusement vaquer à ses fourneaux.

La toile cirée collait.

J'épiai alors l'Étranger qui souriait au Papet pour ne pas trop fixer Émile parce que ce dernier bavait, je détaillai les ongles noirs de terre de mon père, l'âtre béant, les murs qui suintaient. Chez les riches, j'en étais sûr, les mouches ne grésillaient pas, elles se taisaient. Et tout à coup, j'ai eu honte.

Honte de toute cette pauvreté qui faisait encore ce matin mon orgueil et ma fierté. Et tout ça, parce qu'un étranger pas comme les autres nous regardait.

\*

\* \*

Mon père avait sorti sa fouillette de *clinton*\* – un honneur auquel n'avaient pas droit tous les clandestins – et on en était à trinquer à la fin de la guerre quand le grand-père, tout reviscoulé par le jus de notre treille qui était plus noir que jus de boudin, s'est mis à raconter sa bataille de Verdun.

– Mille Diou, c'est que j'en ai bouffé du Boche, hé, hé ! Peut-être même autant que du curé.

– Tais-toi, Papet, arrête de *repapier*, a chuchoté ma mère. Faut l'excuser (elle lança un regard consterné en direction de Werner), ça lui prend dès qu'il a un peu *pintchourlé*.

– C'est à croire qu'ils poussaient comme du chiendent... Plus on tirait au mortier, plus il en sortait des tranchées...

– Tais-toi, je te dis (cette fois, ma mère s'était mise à crier), tu vois bien que le monsieur, il est allemand...

– Que le monsieur, il est du Mans... ? reprit le grand-père d'un air hébété.

– Fan de purges, mais il est bouché ! s'emporta mon père. Puisque maman te le dit que le monsieur, il est A-LLE-MAND, PRUSSIEN, crénom de nom... (et puis baissant d'un ton), Fritz, Schleu, Teuton, Fridolin, si tu comprends mieux.

– Laissez, laissez donc faire, monsieur Mazel, le coupa doucement Werner. Ne vous gênez pas pour moi, je vous prie. C'est que les histoires de la Grande Guerre, je les ai entendues moi aussi couler de la bouche de mon grand-père qui était Kapellmeister... mais elles n'étaient pas aussi divertissantes, je puis vous l'assurer, sans quoi je ne serais peut-être pas devenu le pacifiste que je suis...

– Et alors ? s'égosilla le Papet qui n'avait pas suivi, qu'est-ce que ça change, puisque c'est la vérité vraie que je vous dis.

\* La première occurrence, en italiques, des mots et expressions cévenols renvoie au glossaire en fin de volume. [NdÉ]

– Ça change que pour changer (le ton de mon père s'était radouci), on préférerait encore, maman et moi, et ceci par égard pour notre hôte, que tu nous casses les rondons pour la énième fois avec tes histoires de Camisards, ou que tu nous causes de l'ancêtre Gédéon...

– Poil aux cons.

Il y eut un silence de plomb.

J'ai vu alors la main de mon père s'élever, prête à s'abattre sur mon frère hilare d'avoir enfin capté l'attention. Mais c'était sans compter sur sa force à maîtriser ses pulsions avec la même rage que s'il tombait un châtaignier centenaire.

Pendant quelques secondes, sa pousse énorme est restée suspendue dans les airs avant de se poser sur la table, comme si de rien n'était, presque calmement. Dans ses yeux cependant, je venais de lire pour la première fois plus de peine que de colère.

Je crois que l'étranger le remarqua aussi.

– À propos, s'excusa-t-il gentiment, si ce n'est pas trop abuser de votre hospitalité, pourrais-je vous demander une lame pour les poils de mon menton... ?

Sacré Werner, je lui aurais sauté au cou pour avoir su à cet instant là détendre l'atmosphère.

\*  
\* \*

Plus tard, après que j'eus montré sa chambre à Werner, en réalité celle d'Esaië, mon frère aîné, qui était prisonnier en Allemagne du côté de Nuremberg, j'ai entendu à travers la cloison ma mère se lamenter.

– Aïe misère, cacher un Allemand, Clovis, mais tu n'y penses pas ! Cet homme a peut-être tué des Français, qui te dit que ce n'est pas un espion ou un déserteur ?

– J'ai confiance dans le pasteur, a répondu laconiquement mon père.

– Mais c'est un citoyen ennemi, Clovis, qu'est-ce qu'on va dire de nous ?

L'HOMME SANS FUSIL

eslanquer	se faire mal
escoube	balai
escranqué	fatigué
espincher, espinchouner	guetter discrètement
estambourdi	assommé
fäisse	<i>voir</i> bancelle
fouïre	coliques
ferrou	piège
galine, galinette	poule
gargoulette	gorge
gisclat	fluet
lipe-bouse	lèche-merde
nèple	brume épaisse
mourguette	petit escargot
parlo-soulet	soliloquer
pélarçon	fromage de chèvre
pelous	bogue de châtaigne
pesoul revengu	pou revenu, autrement dit arriviste
pétoulet	tout petit
pintchourler	se pinter
pissarelle	fillette qui fait encore pipi au lit
pouidet	serpette
priga-diou	prie-Dieu
rabassou	blaireau, par ext. celui qui pue
Raïol	de royal, Cévenol
Raïolette	saucisse sèche, par ext.
reboussier	qui pense à rebours, individualiste
repapier	radoter
rondiner	rouspéter, râler
rouméguer	ronchonner
roumègue	dans le texte, jeu de mots avec roumèque : sorcière
tataragne	toile d'araignée
tchichouiller	chipoter
toupinas	casserole
trapistou	petite fenêtre
trouger	faire la tête
ventarou	vent du nord

COMPOSITION : IGS CHARENTE PHOTOGRAVURE À L'ISLE-D'ESPAGNAC  
ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 2002 SUR LES PRESSES DE  
BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES  
À SAINT-AMAND-MONTROND  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2002. N° 52913 (      )